



MARCO LIBRO



Treize Lunes de Sang



Clairdeplume 34

à l'attention
d'une lectrice curieuse ou d'un
lecteur curieux de découvrir un
nouveau livre.

Bonne lecture.

Bien cordialement.

Marco Libro

Marco Libro

Treize Lunes de Sang

Thriller

<http://www.marco-libro.fr>

Chapitre 1

Samedi 5 décembre 2009, onze heures.

- Capitaine Martin ?
- Oui ?
- C'est Teruel. Désolé de vous déranger, mais vous êtes aussi d'astreinte ce week-end...
- Que se passe-t-il ?
- Un cadavre, dans les anciens salins de Frontignan. Étant donné son état, la mort ne peut pas être naturelle.
- Hum ! À quel endroit des salins ?
- Dans les bâtiments abandonnés. Vous prenez le Chemin des Pielles, le long de la voie ferrée, vous passez sous le pont de la déviation au niveau de la zone artisanale du Barnier, puis vous...
- Ne vous fatiguez pas, pas de problème, je connais. J'arrive.

Martin coupa la communication. Cet appel contrariait un peu ses projets. Il avait prévu une autre balade, plus tranquille, en amoureux avec sa compagne. Depuis leur première soirée romantique au bord de la plage, dix-huit mois plus tôt, leur coup de foudre s'était transformé en une passion fusionnelle. Carole Samba et

Valentin Martin ne se quittaient plus. Ils avaient ressenti immédiatement l'un pour l'autre une attirance irrésistible. La « sirène blonde », comme l'avaient surnommée les collègues de Martin, était pour eux le modèle de femme parfaite. Visage angélique légèrement maquillé, yeux noisette changeant de couleur selon la lumière, petit nez droit et mutin, lèvres pulpeuses, silhouette élancée toujours habillée près du corps avec élégance, sans provocation. Fine et intelligente, sensuelle et troublante, elle suscitait autant l'admiration et le désir que le respect des hommes, telle une icône intouchable. Martin était de ceux à qui la vie avait tout donné. C'était un bel homme de grande taille à l'allure sportive, brun aux cheveux courts, le teint hâlé, le visage carré, un sourire irrésistible découvrant deux rangées de dents d'un blanc éclatant parfaitement alignées. Valentin Martin avait l'esprit vif, une grande modestie et surtout une attention de tout moment envers ses proches. Il dirigeait son équipe avec gentillesse, charisme, fermeté et respect. « Qui veut être respecté des autres doit les respecter lui-même » aurait pu être sa devise.

- Que se passe-t-il ? questionna Carole qui se préparait dans l'entrée.
- Notre balade dans la Gardiole est compromise, nous allons visiter les salins ce matin. Visite professionnelle

hélas, répondit-il en s'approchant d'elle. Il va falloir prendre ta mallette de spécialiste.

- Chouette comme balade en amoureux, dit-elle un peu déçue, en l'embrassant.

Il lui rendit son baiser, prit un ton péremptoire, tout en lui souriant.

- Madame le médecin légiste, je vous prie de bien vouloir venir procéder à l'examen préliminaire d'un cadavre, ce matin, lieu-dit les salins, commune de Frontignan ! Exécution !
- Ouais ! Chef ! hurla-t-elle, pouffant de rire en effectuant un salut militaire et en claquant des talons.

Ils sortirent de leur maison, achetée à Villeroy, un tout nouveau quartier de Sète. Elle, tenant sa sacoche technique de la main droite, lui, serré contre elle, la main posée sur sa hanche pour faire encore durer un peu plus leur douce intimité. Dans quelques minutes, ils ne seraient plus Carole et Valentin, un jeune couple d'autant plus heureux qu'elle portait leur enfant, mais le capitaine Martin, O.P.J.¹ à Frontignan, et le docteur Samba, médecin légiste en poste attaché à la P.J. de Montpellier.

Ils prirent la superbe route de la corniche bordant la Méditerranée, passèrent devant le Théâtre de la Mer, ancien fort militaire

1 Officier de police judiciaire.

construit sous Vauban, étonnant lieu de spectacle à ciel ouvert digne d'un théâtre antique, s'engouffrèrent sur le quai de la Consigne, dépassèrent le port de plaisance et la criée, longèrent le quai Royal, doublèrent la gare maritime. Ils rejoignirent la route de Montpellier longeant la voie ferrée et les bassins. À Frontignan, ils suivirent l'itinéraire indiqué par Teruel, tournèrent sur leur gauche au centre équestre, dépassèrent les vignes et empruntèrent le dernier chemin juste après le pont. Ils s'arrêtèrent à côté de quelques voitures stationnées. Le subalterne de Martin les attendait à la barrière qui bloquait le passage. Le lieutenant Enzo Teruel était un grand type baraqué, crâne rasé, oreille gauche percée d'un tunnel noir, barbiche poivre et sel nouée dans un élastique à cheveux. Son allure de loubard repent, blouson de cuir Harley, jeans, bottes de moto, en imposait. Personne n'avait envie d'en découdre avec lui. Quiconque le croisait était à mille lieues d'imaginer qu'il fût flic. Apparence impressionnante certainement, mais totalement contradictoire avec sa sensibilité et son cœur d'or.

– Mes hommages, Docteur ! Bonjour Capitaine !

Ils répondirent à ses salutations puis le lieutenant enchaîna.

- Encore désolé de troubler votre samedi, mais l'affaire est d'importance. Je viens d'appeler le Conservatoire du Littoral pour avoir le code du cadenas de cette barrière, J'ai eu la chance de trouver quelqu'un, je peux ouvrir maintenant.
- Faites et montez avec nous.

Enzo Teruel fit pivoter la barrière, l'amena sur le support qui permettait de la laisser ouverte, la bloqua avec le cadenas. Il monta dans la voiture de son supérieur.

- C'est à trois cents mètres, dans les anciens locaux là-bas.

Ils n'eurent pas le temps de contempler l'aménagement des différents bassins d'évaporation qui, autrefois, s'emplissaient successivement grâce à un savant système de canaux obturés par des martelières, vannes en bois manœuvrées par une crémaillère à manivelle. Le saunier, seul détenteur de ce savoir séculaire, obtenait un taux de salinité de plus en plus élevé dans chaque bassin, jusqu'au dernier où s'opérait la cristallisation du précieux produit. Au loin, des flamants roses filtraient la vase de leur bec bossué, muni de fanons leur permettant de trouver leur nourriture et notamment ces artémies, chargées du carotène responsable de la coloration spécifique de l'espèce. Plus près, quelques échasses blanches, mouettes et gabians²,

2 Appellation méridionale du goéland.

cherchaient leur pitance au bord des bassins, en se disputant quelquefois bruyamment. Le mistral glacial, qui avait nettoyé le ciel, animait les branches des rares tamaris et faisait ondoyer au loin les salicornes, les soudes et les obiones pourpiers. Cette étendue de terre et d'eau mêlées n'était pas sans rappeler le paysage de la proche Camargue, espace de nature et de vie.

Martin arrêta la voiture au milieu d'une cour triangulaire. Quelques personnes étaient regroupées autour des Brigadiers Kaboré et Colombani. Teruel désigna la bâtisse la plus trapue.

- C'est là-dedans. Le corps est enveloppé dans des sacs poubelle collés avec de l'adhésif à emballage, sous un important tas de tuiles et de poutres. Un de ces promeneurs a été intrigué et s'est approché.

En effet, ce qui restait d'une jambe dépassait sordidement d'un tas de gravats amoncelés. Le lieutenant Teruel reprit.

- Le pied a dû être dévoré par des sangliers, il y en a souvent qui viennent du bois des Aresquiers, tout proche d'ici.
- Triste à voir, commenta Martin, sans la moindre expression sur le visage. Quelqu'un a-t-il touché quelque chose ?

- Non, maintenant les gens savent qu'il faut préserver au mieux les scènes de crime.

Ils ressortirent de l'ancienne maison qui, jadis avait été celle du gabelou³. Martin se présenta aux cinq personnes et leur demanda de patienter encore un peu. Il comprenait qu'elles puissent être choquées par ce qu'elles venaient de vivre mais leur premier témoignage était d'importance. Il chargea ses deux collègues en place de prendre leur identité, leur adresse, leur numéro de téléphone et les diverses informations sur les circonstances de leur découverte ainsi que la raison de leur présence, ce matin, dans les anciens salins. Il retourna à l'intérieur avec Teruel et Carole. Pas de trace de pas, ni de sang, pas d'indice extérieur direct. Les deux hommes dégagèrent la partie supérieure de ce sinistre tumulus.

- Prenez les photos, Lieutenant. Docteur, à vous d'agir, nous aurons besoin de votre expertise.

Dans ce genre de circonstance, Martin bannissait depuis quelque temps de son vocabulaire le verbe jouer. Il trouvait déplacé d'utiliser cette expression si usitée « à vous de jouer ». Pour lui on ne jouait plus quand la mort était présente. Carole déposa sa mallette près de l'amas de gravats, découpa avec

3 Douanier chargé de collecter l'impôt sur le sel, la gabelle, sous l'Ancien Régime.

précision les sacs noirs dans le sens de la longueur. Elle compta cinq épaisseurs avant de pouvoir découvrir le corps.

- Teruel, jetez un œil dehors et éloignez les promeneurs si nécessaire, ordonna Martin.

Il vérifia que les randonneurs ne puissent pas voir à l'intérieur puis rejoignit Martin et le docteur Samba dans la mesure délabrée. Ce qu'ils découvrirent leur glaça le sang. Non seulement le pied de l'infortunée victime avait été dévoré par un animal sauvage, sa jambe était déchiquetée, mais son corps totalement nu portait des stigmates bien étranges. Il s'agissait d'une femme probablement enceinte dont le bas de l'abdomen présentait six plaies, certainement consécutives à l'introduction d'un objet tranchant. Le sang avait coulé le long du ventre mais avait été nettoyé grossièrement. Au-dessus de cette ligne d'incisions figurait un signe scarifié, un « μ » d'environ cinq centimètres. La victime portait aussi des traces bleues autour des poignets. Son visage n'était pas marqué mais ses lèvres étaient rentrées dans sa bouche. Elle portait un petit tatouage en forme de toile d'araignée sur le sein gauche, un piercing au téton droit. Le lourd silence fut rompu par Martin.

- Teruel, on va avoir besoin du proc. Il y aura inévitablement une autopsie. Et prévenez la morgue.

Enzo Teruel resta à l'intérieur pour passer ses coups de téléphone. Sa voix feutrée donnait une touche d'humanité rassurante, contrastant avec l'atmosphère pesante qui régnait. Carole examina longuement le corps, dans un mutisme inhabituel contraire à son naturel plutôt enjoué, plus communicatif, même en ces moments délicats. Cette femme avait été tuée, massacrée, torturée. Cette scène ramenait Carole à sa propre existence de femme, à sa maternité prochaine. Elle demanda de l'aide pour retourner le corps : un grand tatouage multicolore ceinturait ses hanches jusqu'au sacrum. Pas de trace de coups ou d'autres sévices. Carole en fut soulagée, cette femme en avait déjà trop subi. Bien que blindée et rompue à ce sinistre exercice mortuaire, le médecin légiste ressentit cette fois-ci une réelle lassitude. Elle termina son examen et donna ses premières conclusions.

- Cette femme était enceinte d'environ cinq mois. Elle a été suppliciée jusqu'à ce que mort s'ensuive. On peut penser qu'elle a été pendue par les poignets. Les six coups de lame à l'abdomen sont très profonds, on peut y rentrer l'index, les organes internes n'ont plus leur intégrité. Ils ont été tranchés, hachés. La scarification du signe a été réalisée post-mortem...

Elle reprit son souffle.

- Je ne peux pas dire si elle a été consciente tout le temps que son martyre a duré. De plus, son ou ses agresseurs l'avaient bâillonnée. Je ne sais pas quel ou quels monstres ont pu s'employer à cela, mais c'est une boucherie dégueulasse.

Dégueulasse : c'était le premier écart de langage que Valentin entendait de la bouche de Carole. Il en fut surpris. Elle devait être profondément bouleversée par ce lugubre spectacle. Elle se reprit.

- Excusez-moi.

Elle tourna le dos aux deux policiers qui la virent inspirer et expirer lentement, profondément. La voix lui manqua pour terminer le compte rendu de ses premières observations.

- Je ne peux pas vous dire si elle a subi des sévices sexuels pour l'instant, ce sera après l'autopsie. Dernière chose, elle est morte il y a trois jours environ, disons mercredi.

Valentin s'approcha d'elle et la serra doucement contre lui.

- Nous ferons tout pour retrouver ce ou ces salauds. Ils devront payer pour ce gâchis.

Cette simple parole redonna un peu de baume au cœur à la femme qu'il aimait.

- Terminons, dit-elle.

Elle referma l'enveloppe formée par les sacs poubelle et rédigea son constat de décès. Kaboré et Colombani en avaient terminé avec les promeneurs à l'origine de la macabre découverte. Ceux-ci étaient revenus explorer les salins, suite à leur précédente visite organisée par l'office de tourisme, en partenariat avec l'E.I.D.⁴, quelques jours plus tôt. Ils voulaient compléter leurs connaissances sur la faune et la flore spécifiques de cet endroit protégé. Ils n'avaient pas résisté à leur curiosité et s'étaient approchés de ces bâtiments en ruine dominant le paysage sans relief du marais, témoins d'une activité laborieuse qui avait perduré jusqu'en 1970 : ils recelaient peut-être encore quelques trésors. Colombani les convoqua pour leur déposition, le lundi, au bureau.

Martin résuma le constat du médecin légiste pour Kaboré et Colombani.

Le substitut du procureur de la République arriva rapidement, Carole Samba obtint l'autorisation d'autopsie, supervisa le transport du corps et des sacs, Teruel prit les dernières photos du site. Il fut désigné pour assister le docteur Samba dans son travail d'investigation sur le corps. Une rafale fit tomber une tuile sur ce qui avait été la sépulture de cette femme infortunée.

⁴ Entente Interdépartementale pour la Démoustification du littoral méditerranéen, opérateur public en zones humides.

- Il y a du danger ici, constata Martin.

Martin regardait le corbillard partir pour l'institut médico-légal. Il croisa le regard de Carole et lui sourit.

- C'est sans doute pour ça que l'on a retrouvé son corps pratiquement entier. Les sangliers n'ont pas continué leur sale besogne. Ce sont des animaux d'un naturel méfiant, ils se sont peut-être enfuis en entendant un bruit de chute de tuile. Allons inspecter les alentours et veillons bien à ce que le ciel ne nous tombe pas sur la tête, essaya de plaisanter Martin pour détendre l'atmosphère.

Ils visitèrent minutieusement tous les bâtiments, avec mille précautions. Ils étaient déjà là depuis plus de trois heures et le mistral leur glaçait le visage et les mains. Martin réfléchissait à voix haute.

- Ce corps n'est pas arrivé ici tout seul. Il a été transporté entre mercredi et samedi matin. La femme n'a pas été torturée ici. Par ailleurs, personne ne prendrait le risque de transporter un cadavre en voiture sur une grande distance. Le crime n'a pas pu être commis très loin et il faut connaître cet endroit, y être déjà venu. Les sacs poubelle n'ont pas été altérés, le corps

n'a pas été traîné. Il a donc été porté de la barrière au bâtiment.

Le capitaine organisa les tâches.

- Colombani, vous irez à l'office de tourisme récupérer les listes des visiteurs de ce site sur les six derniers mois. Vous essayerez d'en tirer le maximum. Éliminez les touristes, les groupes scolaires. Concentrez-vous sur les gens du coin. Teruel, lundi matin, recherche de l'identité de la victime, à quatorze heures, autopsie. Kaboré et moi nous enquêtons dans le voisinage. Avant de rentrer au chaud, nous allons parcourir la route à pied jusqu'à la zone de stationnement, au cas où.

L'examen minutieux du chemin les menant à la barrière fut infructueux. Le paysage du quartier des Crozes, village accroché à sa colline, était agréable à regarder, comme une toile de Cézanne. À la croisée d'une route menant vers l'est, un panneau d'information était criblé d'impacts de plombs : il avait dû servir de cible d'entraînement à un chasseur. Ils regagnèrent la voiture de leur chef.

Valentin retrouva Carole en fin d'après-midi, chez eux. Elle s'était changée, avait remplacé son jean par une élégante jupe droite à taille basse mettant en valeur l'arrondi de ses hanches et découvrant à peine ses longues

jambes gainées de bas fantaisie blancs, façon infirmière coquine. Le tissu dentelé et transparent de la jupe recouvrait entièrement un jupon de satin léger et voletant, aux reflets moirés. Les extrémités d'une ceinture de soie rose nouée sur le côté balançaient nonchalamment, répondant aux ondulations de sa démarche lascive. Une ample et petite blouse blanche à encolure ronde laissait entrevoir la naissance de sa jolie poitrine par son échancrure fantaisie. La sensualité explosive de Carole, l'été de leur rencontre, s'était transformée en une féminité encore plus intense, exacerbée par la petite rondeur de bas-ventre qu'elle dissimulait sous sa tunique : elle était encore plus femme, plus désirable. Elle lui sembla moins gaie que d'habitude.

– Tu es préoccupée, n'est-ce pas ?

Elle vint se pelotonner contre lui, sur le canapé. Il ouvrit ses bras, elle posa sa tête sur son épaule. Il caressa doucement ses cheveux, embrassa son front. Elle chuchota.

– C'était dur ce matin, je ne sais pas ce qui m'a pris... Mais j'ai failli craquer.

Pourtant, j'en ai vu des horreurs...

Il posa la main sur sa cuisse. Sentir du bout des doigts la fraîcheur de sa peau fine et douce, juste au-dessous de la délicate dentelle de la jarrettière, lui fut délicieusement exquis. Il essaya de la rassurer.

- Je pense que c'est normal, on ne peut pas toujours être complètement détaché de ce que l'on fait. Même si l'on a plusieurs casquettes, c'est toujours la même personne qui est en dessous, avec son vécu, ses sentiments, son empathie... Sinon, on est complètement schizo. C'est ce qui fait la différence entre l'humain et l'inhumain... Et toi, tu es la plus humaine des femmes que j'aie jamais rencontrées.

Elle se sentit revigorée par ces simples paroles, ce petit compliment et l'humour reprit un peu le dessus.

- Espèce de flatteur, va. Je te vois venir avec ta main sur ma cuisse. Bas les pattes, mon amour, il te faudra patienter un peu ! Mais toi aussi, tu es aussi le plus doux des hommes et je te remercie d'être là, près de moi. C'est tout ce que je veux pour l'instant.

Elle se cala encore plus près de lui comme une chatte ronronnant. Il cessa sa caresse sensuelle. Le silence s'installa quelques instants... Elle reprit.

- Tu as raison, cette femme était enceinte, comme moi... Quel gaspillage, quelle horreur. C'était comme si j'avais reçu ces coups, comme si j'avais été transpercée, et d'ailleurs j'ai vraiment ressenti cette

douleur, ce matin quand j'ai découvert ce corps... Tu sais, parfois, je m'interroge sur ce métier, suis-je bien faite pour cela ?

- Tu es peut-être un peu fatiguée en ce moment, arrête-toi quelques jours, et puis, on peut tout envisager. Ensemble nous sommes forts.
- Non je ne veux pas m'arrêter, en tout cas, pas avant la fin de cette affaire.
- Tu as ta visite prénatale lundi matin, parles-en.
- D'accord comme ça.

Chapitre 2

Vingt-et-un ans plus tôt, lundi 30 mai 1988.

- Arrête maintenant, il est tard, la nuit tombe. Maman doit nous attendre, il faut qu'on rentre, ça fait déjà trois fois que je te le dis.
- Ouais ! J'arrive, le combat de gladiateurs est bientôt fini.

En fait, l'arène du rétiaire et de sa victime était tendue dans l'angle formé par la fenêtre et le mur. Benjamin devrait encore abandonner son jeu favori du moment : dans une toile d'araignée, jeter la mouche qu'il avait précédemment attrapée, attendre que la bête alertée par les vibrations frénétiques de l'insecte collé dans sa toile sortît de son tube de soie enchâssé dans l'interstice de deux pierres. L'enfant observait goulûment la scène. Il était captivé par le spectacle sacrificiel qui s'offrait à ses yeux : le monstre noir à huit pattes, sortant de sa tanière comme un danseur funambule, approchant de quelques pas, s'arrêtant pour vérifier que son redoutable piège avait fonctionné, patientant afin que les mouvements de plus en plus désordonnés de l'insecte l'engluent plus encore, puis avançant avec prudence cette fois-ci, pour identifier sa proie et vérifier l'absence de danger. L'araignée procéda enfin à la mise à mort, dans

une subite attaque implacable. En une fraction de seconde, la tueuse planta profondément ses deux chélicères, ces infailibles crochets venimeux, dans le prothorax de l'insecte avec une précision chirurgicale et injecta le venin mortel. C'était le moment préféré de Benjamin. Il était fasciné par cette pénétration létale, symbole de mort et de vie. Les puissants sucs digestifs inoculés permettraient de liquéfier l'intérieur de l'insecte en une bouillie comestible, pour un funeste festin qui saurait attendre. Le bourdonnement des battements désespérés de la mouche cessa en quelques secondes, le composé neurotoxique inhibant toute activité motrice.

Benjamin n'assista pas à l'emmaillotement soyeux de la proie par sa prédatrice, pourtant si délicatement effectué, cocon doux et soigné, réalisé rapidement avec précaution et ménagement, comme si la bête voulait se faire pardonner la fatale issue du combat gagné d'avance. En fait, il n'en était rien, il s'agissait simplement de conserver au mieux ce qui n'était plus que de la nourriture.

Les deux enfants quittèrent la cahute de bois du fond du jardin, lieu d'aventures privilégié, caverne d'Ali Baba, cabane aux mille trésors, où les outils de jardinage devenaient des armes fantastiques. Les binettes se transformaient en lances portées par les glorieux combattants qu'ils devenaient ; l'arrosoir en zinc en un vaisseau ennemi à arraisonner ; les bouts de

ficelle accrochés ça-et-là en haubans d'un vaisseau fantôme qui prenait son inquiétante dimension dans la pénombre du crépuscule. Une pioche au manche cassé était un harpon ou une ancre qu'il fallait lancer adroitement pour qu'elle se fichât dans le sol en terre battue. Ils refermèrent la porte de bois délavé dont les charnières épuisées et rouillées grincèrent tristement, glissèrent le clou attaché à un fil de fer dans les deux pitons, l'un vissé dans la porte, l'autre dans le chambranle, l'ensemble formant une serrure de fortune. Il faisait presque nuit.

Une voix leur fit presser le pas.

- Alors, ça vient ? J'ai pas que ça à foutre, bande de salopards.

Les deux gamins entrèrent dans la cuisine où flottait l'odeur particulière des nouilles trop cuites.

- Ça fait trois fois que je vous appelle, cria-t-elle de sa voix suraiguë.

La première gifle, imprévisible, claqua sur la joue d'Ange qui alla se laver les mains sans demander son reste. Son frère, plus rebelle, fixa sa mère droit dans les yeux.

- Tu peux y aller, moi ça ne me fait pas mal.

La provocation stoïque de l'enfant la mit dans une rage incontrôlable et profitant de son immobilité, elle lui asséna un magistral aller-retour en rythmant ses paroles.

- Et deux... Et trois pour les trois fois où je vous ai appelés. Va te laver les mains maintenant, toi aussi, espèce de moins que rien. Mais quand vas-tu te décider à obéir ?

Il ne broncha pas, se dirigea vers l'évier émaillé, prit le savon de Marseille qu'il fit lentement tourner dans ses mains en regardant les bulles irisées se former. Il le reposa sur le support incrusté dans la faïence blanche, fit glisser ses doigts les uns entre les autres, puis chassa la mousse calmement sous le mince filet d'eau qui s'échappait du robinet de laiton.

- Ferme ce robinet, ça coûte cher, l'eau. Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un gosse pareil ? Dépêche-toi, mets-toi à table avant d'en prendre une autre. Tais-toi, baisse la tête, regarde ton assiette et mange.

Il n'y eut pas d'autre incident majeur au cours du frugal repas, composé de pâtes molles agrémentées d'un peu de beurre et de gruyère râpé, d'une tranche de jambon et d'une banane. Les remarques habituelles : « Tiens-toi droit, ne mets pas tes coudes sur la table, mange proprement, essuie ta bouche » fusèrent, mais il n'y eut plus de violence physique, comme si cette femme s'en était libérée avant de se mettre à table.

De leur côté les garçons s'étaient tenus à carreau, leurs joues encore rouges et brûlantes leur rappelant qu'il existait aussi le martinet et

la ceinture. Ils en avaient assez pris pour la soirée, surtout Ange qui était l'élément le plus pondéré de cette famille monoparentale au bord du gouffre, où la communication passait d'abord et le plus souvent par un rapport physique et violent. Les deux garçons réagissaient différemment à la maltraitance qu'ils subissaient fréquemment. Ange semblait le plus en souffrir, du moins l'extériorisait-il davantage : il pleurait, se protégeait de ses mains ou de ses bras, suppliait sa mère de ne pas commencer à le malmener, essayait d'esquiver ses coups. Son jumeau semblait insensible, il encaissait sans broncher fixant toujours sa mère droit dans les yeux. Ce regard direct et dur renvoyait à sa tortionnaire toute la froideur et la haine qu'il lui vouait, c'est du moins ce qu'elle pensait. Lui, pour se protéger dans ces moments extrêmes, faisait le vide comme si c'était un autre qui prenait les coups, comme s'il se détachait de son propre corps. Peu lui importait ce qui lui tombait dessus. Cette attitude mettait sa mère dans une rage plus folle encore : elle n'arrivait pas à soumettre cet enfant que ce soit par la parole ou par les coups, tout comme elle avait du mal à dominer sa vie. Il était le miroir de l'échec de son existence. Elle n'avait jamais aimé cet enfant, ni son frère d'ailleurs. Tout allait de travers. Sa dernière épreuve, le décès de sa mère Irène, le 2 mai 1988, quatre semaines

avant, avait mis un point d'orgue à cette vie ratée. Elle était à bout.

Tout avait commencé au cours d'une sordide soirée, neuf ans avant leur naissance. Jeanne Fournols, Jeanne-la-rebelle, était une adolescente de dix-sept ans sur laquelle sa mère n'avait plus aucune autorité. Elle traînait depuis deux ans avec sa bande, les Cats-Killers. Dans le groupe, elle était la plus extravagante par ses tenues, son maquillage et son comportement imprévisible. Elle avait banni toute autre couleur que le noir pour se vêtir ou se farder. Colliers et bracelets de cuirs ornés de clous et d'anneaux, chaînes d'entrave, menottes et ceintures composaient la panoplie d'accessoires indispensables à sa tenue. Elle ne laçait pas le haut de ses rangers noirs, n'en attachait jamais les guêtres. Elle perçait ses collants d'épingles de sûreté. Sa jupe courte de toile denim noire était zébrée de fermetures Éclair. Sur son tee-shirt volontairement lacéré, elle portait toujours un blouson Perfecto de cuir, orné de clous coniques à l'emplacement des seins et d'œillets de diamètres progressifs sur les épaulettes. Elle avait durci les traits de son visage régulier, en peignant de noir ses lèvres pulpeuses, en soulignant de khôl le contour de ses yeux bleus. Elle appliquait un fard à paupières noir jusqu'aux sourcils, eux-mêmes épaissis d'un large trait de crayon s'arrêtant à la tempe. À la naissance des sourcils, elle dessinait deux losanges

symétriques et obliques dont les extrémités se touchaient pour rejoindre la moitié du front. Ses oreilles bien collées portaient nombre d'anneaux d'égale taille en métal argenté. Deux piercings, l'un à la narine gauche, l'autre à la lèvre inférieure, renforçaient l'image inquiétante qu'elle voulait donner d'elle. Elle avait rasé une partie de son crâne, ne laissant qu'un bol de cheveux qu'elle teignait en rouge et rabattait en arrière en les emprisonnant dans des chaînes métalliques.

Les Cats-Killers, contrairement à leur terrible nom, n'étaient qu'une bande d'adolescents désœuvrés plutôt inoffensifs qui n'effrayaient par leur look que les personnes qui voulaient bien l'être. C'était là l'expression de leur révolte contre les valeurs établies. Ils se réunissaient régulièrement dans la cave d'un immeuble voué à la destruction, se passaient des cassettes de leurs groupes préférés : Modern Lovers, Sex Pistols. Ils avaient récupéré quelques vieux matelas usagés et tachés qui leur servaient de fauteuils, avaient accroché çà et là des posters de leurs idoles. L'éclairage était assuré par la lumière blafarde de bougies qu'ils avaient disposées en cercle autour d'un panneau de signalisation routière de sens interdit dérobé à la D.D.E. leur servant de table. Nombre de canettes vides et de mégots jonchaient le sol. Ils étaient quatre ce soir-là dans la cave : Fred, vingt-trois ans, un grand type d'un mètre quatre-vingt-cinq, dealer

à ses heures, sept clous en inox sortant de son crâne, alignés du front à la nuque ; Jack, de plus petite taille avec son iroquoise blanche et noire ; Fab le plus jeune, quinze ans, les cheveux en crête de coq ; tous trois portant des colliers d'épaisses perles noires autour du cou, des bracelets de clous, un marcel noir découvrant des tatouages personnalisés sur leurs épaules, leurs biceps ou leurs avant-bras. C'était une soirée de la fin juin 1979. Jeanne avait abusé de la bière et se trouvait dans un état d'ébriété proche du coma. Fred, le pseudo chef de la bande, un peu éméché, s'était assis à côté d'elle et commençait à lui peloter les seins.

– Bas les pattes Fred, j'suis complètement bourrée, j'ai pas envie ce soir.

– Moi j'ai envie !

Il posa une main à l'intérieur de ses cuisses et ses attouchements devinrent très insistants. Elle avait eu plusieurs fois des relations sexuelles avec Fred et d'autres types de la bande, de manière épisodique.

– Allez, fais pas la timide, on sait que t'aimes ça.

– Laisse-moi !

– T'es pas née de la dernière pluie, toi, mais le petit est encore puceau, il faut lui décalaminer la bougie ! ricana-t-il, grassement.

- Non mais ça va pas ? Fous-moi la paix, j'te dis ! J'en ai plein l'cul, bordel. Je m'barre.

Elle se leva, fit trois pas en titubant et s'affala sur le matelas juste à côté, à demi-consciente. Fred se jeta sur elle, remonta sa jupe, déchira son collant et son slip.

- Regarde bien, Fab, comment on fait avec les gonzesses. Après elle sera à toi.

Le lendemain matin, elle se réveilla la tête prête à exploser. Elle était seule dans la cave, ses acolytes avaient disparu. Elle ne se souvenait pas de grand chose, sinon que Fred l'avait pelotée sans retenue. Ensuite plus rien, sa mémoire alcoolisée n'avait aucun autre souvenir. Elle se dit qu'elle avait encore trop picolé et qu'il ne fallait pas qu'elle se mît dans ces états. Jeanne réajusta sa tenue et rentra chez elle : trente kilomètres de mobylette. Sitôt arrivée, elle prit quelques cachets pour passer sa migraine, s'étendit sur son lit et se rendormit.

Neuf mois de désœuvrement s'étaient écoulés depuis cette minable soirée. Fin mars, ce maudit lundi 31 mars 1980, elle s'était réveillée en prise à une douleur insupportable au ventre. Lorsque sa mère gratta à la porte pour lui signifier qu'il était l'heure de se lever, elle se tourna résolument vers le mur.

- J'suis malade ! J'peux pas v'nir !
Laisse-moi. Une autre fois.
- Mais, tu m'avais promis...
- J'ai trop mal, fous-moi la paix... Plus tard.

Jeanne attendit que sa mère s'éloignât. Elle lui avait pourtant promis, la veille, de lui donner un coup de main pour ses ménages : le lundi était la plus longue journée d'Irène qui trimait chez plusieurs patrons à la suite, sans guère de répit. De plus, elle s'était engagée auprès de Madame Colombani pour commencer le nettoyage de printemps : dépendre les lourds doubles-rideaux du salon pour les laver, encaustiquer les meubles bretons, et pourquoi pas, dans la foulée, astiquer les cuivres qui ornaient le vaisselier de la salle. Irène soupira : encore une fois sa fille lui faisait faux bond et la journée serait bien longue. De sa chambre, Jeanne guetta la fermeture de la porte d'entrée mais son soulagement à entendre les pas maternels s'éloigner fut de courte durée : une nouvelle onde de douleur, montant de son bas ventre, la submergea. Bon sang, ce n'était pas possible de souffrir autant. Elle se releva, se traîna jusqu'à la commode. Il lui restait quelques comprimés de l'antalgique qu'elle prenait habituellement au début de ses règles. Elle doubla la dose. Le répit fut de courte durée. À nouveau, une vague de douleur l'envahit. Elle n'allait pas crever seule dans

cette baraque et sa mère qui ne reviendrait pas avant la nuit. Elle ressentait cette douleur à intervalles réguliers. Que se passait-il ? En début d'après-midi elle constata avec horreur qu'un liquide, comme de l'eau, s'écoulait de son entrejambe. Une douleur fulgurante lui traversa de nouveau le ventre, si intense qu'elle n'aurait jamais imaginé qu'elle pût exister. Au bord de la panique, elle composa le 18. Elle attendit les secours, moment qui lui sembla durer une éternité, guettant les réactions de son corps, devenu un puits de souffrance. Avec angoisse, elle essayait de comprendre ce qui lui arrivait. Tout se précipita avec l'intervention des pompiers. Après un rapide examen par le médecin de permanence aux urgences, elle fut redirigée vers la maternité. Terrorisée de ce qui lui arrivait, elle considérait déjà la situation comme carrément horrible. Tous ces mois, elle avait continué d'avoir ses règles, douloureuses d'ailleurs. Elle avait toujours imposé à ses partenaires l'usage du préservatif. Elle prenait la pilule, corrigeait ses rares oublis en prenant immédiatement celle oubliée et s'astreignait à aller jusqu'à la fin de la plaquette le plus sérieusement possible. Avait-elle été suffisamment précautionneuse ? Elle commençait à en douter. L'angoisse d'avoir un enfant s'ajoutait à cette souffrance et devenait en soi une source de mal-être. Après les formalités, elle fut conduite dans une chambre standard : peinture

jaune canari, lit médicalisé, table de chevet, chaises, prises d'électricité et d'oxygène, divers appareillages. Une sage-femme l'ausculta d'une manière qu'elle trouva assez brutale et intrusive. C'était une petite femme tout en rondeurs, avec un air décidé.

- Eh bien ! Vous vous êtes donné rendez-vous aujourd'hui, ma parole. Vous êtes la cinquième. La salle de travail est pleine actuellement. On va voir ce que l'on peut faire. Votre col n'est pas encore assez dilaté, il en est seulement à six. Il va falloir patienter, ma p'tite dame. Je vous installe le monitoring.
- À quoi ça sert ?
- C'est pour contrôler que tout se passe bien : le rythme cardiaque du bébé, vos contractions aussi.

Une infirmière entra dans la pièce.

- On a besoin de toi, Armelle.

Armelle mit en route le monitoring et se voulant rassurante, elle gratifia Jeanne d'un large sourire.

- Ne vous inquiétez pas, je reviens.

Jeanne était totalement désorientée... Un enfant ! Cette femme lui avait parlé d'un bébé, d'un enfant ! Dans les moments d'accalmie, entre les vagues douloureuses, elle réfléchissait, repassant en revue la vie dissolue qu'elle menait depuis ces dernières années. Les

spasmes de plus en plus rapprochés la poussaient à gémir, seule dans cette chambre impersonnelle. Elle cria pour rappeler la sage-femme. Armelle revint et lut la bande de papier qui s'échappait du monitoring. Quelque chose d'inhabituel apparaissait : deux battements cardiaques se superposaient. La sage-femme laissa retomber la feuille qui sortait de la machine verte et alla chercher le médecin obstétricien. François Estève, bel homme élancé, d'une petite quarantaine d'année, les cheveux bruns coiffés en arrière, le visage carré, le maxillaire inférieur saillant, les joues plates, le regard direct, presque incisif, s'installa à côté de Jeanne. Il lui prit la main, elle se sentit un peu rassurée malgré toutes les inquiétudes qui lui rongeaient l'esprit. Elle se mit à sangloter. C'était la première personne qui lui exprimait un peu de compassion depuis le début de ses terribles souffrances matinales. Il était quinze heures trente.

- Je ne comprends pas, Docteur, j'ai toujours fait attention. Qu'est-ce que je vais devenir ?
- Dans un premier temps, nous allons nous occuper de vous...

Il regarda son prénom sur la fiche d'admission.

- ... Jeanne.

Il prit le ton le plus rassurant possible.

- Et de ce que vous portez en vous. Ayez confiance, vous êtes bien entourée ici. Nous allons vous conduire en salle de travail et vous aider à passer ce moment unique de votre vie en toute sécurité. Une échographie s'avère nécessaire, pour vérifier que tout va bien. Ne vous inquiétez pas, ce n'est aucunement douloureux.

L'obstétricien préféra réserver ses observations, pour ne pas choquer cette patiente qu'il trouvait fragile. Après l'examen, en salle de travail, Armelle expliqua à Jeanne comment s'installer sur la table d'accouchement, comment positionner ses jambes sur les étriers et lui donna les rudiments des exercices respiratoires permettant d'accompagner les contractions pendant l'expulsion du bébé.

Elle ne fut qu'à moitié tranquillisée mais n'avait aucun autre choix. La perfusion de glucose associée à de l'ocytocine facilitait le travail qui s'effectuait plutôt bien. À quinze heures quarante, l'enfant était bien engagé, François Estève constata néanmoins une insuffisance d'ouverture du col. Il dut pratiquer une anesthésie locale pour une épisiotomie et aida l'enfant à sortir avec les forceps. Jeanne suivit les conseils du médecin et l'enfant parut. Après lui avoir fait pousser le premier cri, il le

posa délicatement sur le ventre de Jeanne et la félicita.

- Vous pouvez le toucher, il n'est pas si fragile, vous savez.

À cet instant Jeanne fut en proie à des sentiments totalement contradictoires. Seule, elle aurait probablement jeté cette chose à la poubelle. Tout était confus dans ses pensées. Elle regarda le nouveau-né quelques instants, ébahie et lui caressa la tête.

- Bravo, Jeanne, c'est un superbe garçon. Mais le travail n'est pas terminé, il va vous falloir encore un peu d'énergie.
- Que dites-vous ?
- Votre enfant ne sera pas seul, il a un petit frère ou une petite sœur... Courage.

En entendant ces paroles, Jeanne ressentit comme un coup de fouet glacial s'abattre sur tout son être. Un rôle de désespoir emplit la salle d'accouchement.

- Noon !
- Allez Jeanne, l'expulsion du second bébé ne doit pas poser de problème.

Malgré les efforts de la mère, l'accouchement normal était impossible. Elle était épuisée et l'enfant se présentait par le siège. François Estève, ne voulant pas prendre le risque d'un décès, ordonna une anesthésie générale. Le liquide pénétra dans la perfusion, descendit dans la veine de Jeanne. À seize heures, le noir

obscurcit sa vision de manière concentrique tel un diaphragme d'appareil photo. Elle ne sentit pas la fin de la contraction. Elle ne vit pas son second garçon.

Elle dormit quatorze heures d'affilée. À son réveil, elle vit sa mère, assoupie sur une chaise, à côté de son lit. Elle lui sembla vieille et vulnérable. Irène ouvrit les yeux et sourit à sa fille qui, le visage fermé, ne décocha ni un mot, ni une grossièreté, contrairement à ses habitudes. Elle tenta de la dérider, lui parlant de ces deux petits qui attendaient leur mère, là, tout à côté, mais Jeanne se mura dans le silence, fermant les yeux, se bouchant les oreilles, comme si elle voulait effacer leur existence. Hors de question de les allaiter, hors de question de s'en occuper, les voir lui semblait insupportable. Elle voulait quitter ce cauchemar. Encore une fois, Irène soupira, pensant avec appréhension à la charge supplémentaire qui s'abattait sur ses épaules. Elle se leva lentement, passa voir les deux petits avant de quitter la maternité. Elle croisa la sage-femme dans la chambre de Jeanne. Armelle lui expliqua que la césarienne s'était bien passée, que son second bébé était aussi un garçon, qu'ils se portaient tous deux à merveille. Ils avaient été mis dans la chambre attenante pour qu'elle pût se reposer. Elle pourrait les voir dans la matinée, après avoir déjeuné. Il lui faudrait aussi les nommer, les services de la maternité s'occupant des

démarches auprès de l'État Civil. Jeanne, qui ressentait encore une douleur au bas de son ventre, la regarda en écarquillant les yeux, comme si elle avait eu une montagne à soulever. La veille encore, elle vivait dans un monde en dehors de toute réalité sociale, légale ou administrative. Le monde réel était pour elle totalement extérieur, elle ne l'utilisait que pour profiter de lui. C'était le monde pourri de sa propre mère, le monde des contraintes, du labeur, de la soumission. La veille encore, elle était une enfant, une petite fille et en moins de vingt-quatre heures elle se retrouvait à la tête d'une famille dont elle ignorait totalement qui pouvait en être le géniteur... Et des jumeaux, en plus. Elle se mit à pleurer. Armelle devina le désespoir de la jeune femme et lui prit la main.

— Nous allons procéder calmement.

D'abord, ces enfants ont-ils un père ?

Jeanne ne sut que répondre, car elle avait eu plusieurs aventures sexuelles. Elle était bien incapable de trouver une réponse fondée. Fred, Jack, Fab ou les autres de la bande des Cats-Killers avaient une sexualité débridée, anticonformiste, affranchie des contraintes sociales habituelles, et les garçons comme les filles jouissaient pleinement de cette liberté. Elle prenait la pilule, obligeait ses partenaires à utiliser des préservatifs. Elle n'avait pas de réponse.

- Je ne sais pas.
- Alors, il faut les déclarer à ton nom et leur donner un prénom.
- J'en ai rien à foutre.
- Moi, j'ai un garçon qui s'appelle Ange.
- Si ça peut te faire plaisir.
- Et pour le second ?
- Attends, hier matin, je ne savais même pas que j'étais enceinte, et aujourd'hui, je me retrouve avec deux mômes. J'ai pas encore dix-huit ans, non mais tu te rends compte de ce qui me tombe dessus ?

Armelle était une femme sensible qui avait une excellente expérience professionnelle. Elle avait déjà rencontré ce type de situation. Le déni de grossesse n'était pas commun mais elle connaissait le désarroi de ces femmes, souvent jeunes, qui découvraient leur maternité le jour de l'accouchement. Elle connaissait aussi la fragilité psychologique dans laquelle elles se retrouvaient puisqu'elles n'avaient pas été préparées à un tel événement. « Il faut que ces jeunes femmes prennent conscience tout de suite de leur nouvel état de mère et qu'elles en assument la responsabilité le plus tôt possible », pensait-elle. Rien n'était gagné. Elle reprit.

- Je sais que cette situation te semble irréaliste mais ces deux enfants existent maintenant. Ils doivent avoir un nom,

tout comme toi. Tous les êtres humains en portent un. Aujourd'hui c'est la saint Benjamin.

- Va pour ça.
- Alors j'irai au service de l'État Civil pour déclarer la naissance d'Ange et de Benjamin Fournols, nés à Saint-Brieuc, le 31 mars 1980, l'aîné à quinze heures quarante-et-une ; le cadet à seize heures treize, de père inconnu. Je vois que tu es dans une situation difficile, inattendue. Je vais en informer l'assistante sociale, tu pourras peut-être avoir de l'aide. Courage. Une nouvelle vie commence pour toi, un chemin difficile que d'autres personnes parcourent aussi et quelquefois dans des conditions pires que la tienne. Tu vis chez ta mère, tu as un toit, tu n'es pas totalement seule, tu seras épaulée.

Pendant ce temps, durant le trajet qui la ramenait vers Erquy, Irène pensait à sa vie laborieuse et difficile, ponctuée de rares moments de bonheur au début de son mariage. Irène Alliaud était née en 1944, elle avait rencontré Louis Fournols à l'âge de dix-sept ans, s'était mariée et la petite Jeanne était née de cette union en 1962. En 1968, Louis, alors représentant de commerce, avait eu un terrible accident : sa voiture avait dérapé sur une plaque de verglas et s'était enroulée autour

d'un châtaignier. Il y avait laissé la vie, une veuve et une orpheline âgée de six ans prénommée Jeanne. Irène, petite femme effacée, avait eu du mal à surmonter cette épreuve mais s'était accrochée à la vie grâce à sa fille qu'elle adulait. Elle avait reporté tout l'amour de son être sur sa progéniture. Elle subvenait aux besoins de sa petite famille en faisant des ménages dans quelques maisons bourgeoises d'Erquy. Elle n'avait pas eu une instruction très poussée, avait échoué à son certificat d'études primaires et manquait de confiance en elle. Petit à petit, elle avait perdu toute autorité sur sa fille qui traînait maintenant avec une bande de punks de Saint-Brieuc. En se voyant grand-mère de deux jumeaux avec une fille à peine majeure, elle se dit qu'elle avait certainement raté quelque chose dans l'éducation de sa fille mais qu'il n'était peut-être pas trop tard pour renouer une relation saine avec elle. Depuis le décès de son mari, elle était propriétaire d'une petite maison, vers Saint-Pabu, à Caroual, une de ces longères de pierres bleues et roses jointoyées de blanc, agrémentée de trois chiens assis, l'ensemble couvert d'ardoises soigneusement clouées. Portes, volets, châssis et petits bois des fenêtres étaient peints de bleu lavande, égayant ainsi la façade de pierre, un peu austère par temps gris. L'arrière de la maison donnait sur une cour gravillonnée de grès rose provenant de la carrière de Fréhel, prolongée

par un jardin parfaitement entretenu. Irène avait conservé l'habitude qu'elle avait eue avec Louis de cultiver ses légumes. Les outils étaient rangés avec soin dans une petite cahute, construite par Louis, au fond de la propriété. Jeanne accepta la proposition de sa mère : il y avait suffisamment de place dans la maison pour accueillir les jumeaux et ce serait plus facile pour elle si sa mère l'aidait à élever ses enfants. Quelle autre solution avait-elle ? Les deux femmes semblèrent retrouver une complicité qu'elles n'avaient pas partagée depuis au moins trois ans, le moment où la crise d'adolescence de Jeanne avait commencé à se manifester sérieusement : absences répétées au collège à partir de la quatrième, échec au brevet, sorties nocturnes incessantes, fréquentations douteuses. Le début de la fin avait été l'annonce qu'elle n'irait plus à l'école puisqu'elle avait seize ans révolus. Elle partait donc traîner en mobylette sans annoncer ni où elle allait, ni quand elle revenait. Elle avait accompagné parfois sa mère pour l'aider dans ses ménages, moyennant finances. Ses copains venaient la chercher souvent en voiture, la ramenaient tôt le matin, quelquefois dans un état pitoyable. Quand sa mère essayait de discuter, de la remettre dans le droit chemin ou d'avoir une discussion d'adulte avec elle, la réponse invariable qu'elle recevait était qu'elle ne comprenait rien aux jeunes, que la société était pourrie et qu'elle avait besoin d'argent.

Irène laissait dire, laissait faire et sa fille repartait. La naissance des jumeaux avait semblé les rapprocher mais Jeanne avait besoin d'autre chose de plus que de la tendresse et de l'aide de sa mère : elle consommait toujours de la marijuana. Irène, débordée par son travail, ne pouvait pas s'occuper des garçons comme elle l'aurait voulu, son amour ne suffisait pas à combler le gouffre qui s'était installé entre Jeanne et ses garçons. Celle-ci paraissait détester particulièrement Benjamin. Était-ce un refus de cet enfant ? Le pensait-elle responsable des souffrances endurées à l'accouchement ? Certes elle avait été anesthésiée pour la césarienne, elle n'avait pas pu le toucher quand il était né. Quoi qu'il en fût, Ange avait la préférence et se montrait plus gentil et câlin alors que Benjamin était renfermé, colérique voire agressif. Jeanne n'avait pas voulu ces enfants et se contentait de leur donner le minimum : les nourrir et les vêtir. L'ambiance familiale était des plus tendues. Irène reprochait intérieurement à sa fille ses absences et son comportement mais n'arrivait pas à en parler franchement. Elle supposait que Jeanne utilisait des substances illégales et constatait qu'elle délaissait les jumeaux. Sa fille était souvent violente en paroles et en gestes envers eux. Ils étaient de trop dans sa vie. Cette vie communautaire avait cependant continué jusqu'en 1988, bon an mal an, puis un

cancer du pancréas avait emporté Irène en trois mois. Sa maladie et son décès, le 2 mai 1988, avaient rompu l'équilibre ténu qui régnait dans la maison de Caroual. Le docteur Charles Colombani était le médecin traitant des Fournols. C'était un homme prévenant, à l'écoute de ses patients. Sa femme Sylvie connaissait bien la situation délicate des Fournols. Elle était d'une rare bonté, adorait les enfants et ne manquait jamais d'offrir un petit cadeau aux jumeaux à chaque Noël. Elle s'était prise d'une bienveillante amitié pour Irène qui lui en était toute reconnaissante.

Charles et Sylvie Colombani assistèrent aux funérailles en l'église romane Saint-Pierre et Saint-Paul d'Erquy. À la sortie de la cérémonie, le cortège funèbre emprunta la rue Castelneau pour accompagner Irène qui reposerait à côté de Louis, son mari décédé vingt ans plus tôt. Sylvie s'approcha de Jeanne.

- Sachez que nous avons toujours été proches de votre mère, depuis toutes ces années où elle a travaillé chez nous. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à nous en parler.
- Merci, répondit Jeanne, trouvant du réconfort dans ces paroles.

Tout se passa pour elle comme dans un rêve embrumé. Elle était totalement déboussolée, dans un état second. Elle jeta la rose sur le cercueil puis remercia mécaniquement les

personnes qui lui présentaient leurs condoléances.

Elle revoyait le film de sa vie : les châteaux de sable avec son père sur la plage du Centre, en été, en face du port ; la cueillette des bigorneaux à la pointe de la Heussaye ; la dégustation d'huîtres sauvages, à même le rocher, « Elles viennent de la baie de la Fresnaie celles-là », lui expliquait-il ; la chasse aux étrilles et aux tourteaux sous les pierres du Guen aux grandes marées... Tout cela n'était plus qu'un souvenir flou. Il était mort quand elle avait six ans. Ensuite, ces années fades passées avec sa mère qui faisait des ménages : était-elle une bonne mère pour elle ? Certainement. Elle réalisait qu'Irène avait toujours essayé de la soutenir et qu'elle-même l'avait trop souvent envoyé balader. Elle regrettait maintenant sa période punk qui l'avait précipitée dans une lente déchéance agrémentée de quelques joints, alcools et autres psychotropes. Elle sentit une rancœur à son encontre, quand elle prit conscience d'avoir couché avec ces mecs ignobles, qui justifiaient leur activité libidineuse par la « rupture avec ce monde bourgeois et pourri de conventions », la bonne excuse pour profiter des filles et tirer un coup. Elle n'avait pas non plus cherché à les revoir, qu'aurait-elle pu obtenir d'eux ? Et ces deux mouflets qui l'empêtraient dans sa vie : pourquoi n'avait-elle rien senti dans son ventre ?

Elle avait pourtant trouvé un job de serveuse, dans une crêperie de la rue du Port et se tenait à ce travail assez assidûment. Elle avait même passé son permis de conduire et utilisait la R5 de sa mère. Le bilan de ses vingt-cinq premières années de vie n'était pas reluisant et les perspectives d'avenir n'étaient pas très optimistes.

Au cimetière, quand les dernières personnes furent parties, elle fit monter ses enfants dans la voiture et rentra à Caroual. La maison semblait vide. Comment allait-elle pouvoir s'organiser pour les congés scolaires qui arrivaient, maintenant qu'elle ne pouvait plus compter sur sa mère ? Tant qu'ils iraient à l'école, elle serait à peu près tranquille et elle les laisserait seuls pendant son service du soir, les jeudis, vendredis et samedis. Elle avait encore sept semaines pour trouver une solution, avant les grandes vacances.

Chapitre 3

Mardi 31 mai 1988, le matin.

Quatre semaines qu'elle se démenait entre son travail et ses enfants. Jeanne était au bout du rouleau. Quinze jours avant, elle avait voulu consulter le docteur Colombani mais avait été reçue par un remplaçant. Elle avait expliqué que, depuis la mort de sa mère, elle souffrait d'insomnies. Elle omit de parler de ses soucis d'organisation avec ses enfants et de toutes les difficultés auxquelles elle n'arrivait plus à faire face, la paperasserie, les factures, l'école. Elle aurait préféré voir le docteur Colombani, mais celui-ci avait pris deux semaines de congé. Après les examens usuels, le docteur Christophe Bernat rédigea une ordonnance pour une analyse sanguine et prescrivit un somnifère léger, quelques vitamines, des oligo-éléments et des minéraux, pour rétablir une meilleure tension. Mais Jeanne Fournols avait pris une décision.

Le midi, Benjamin Fournols déjeunait à la cantine de l'école, au premier service. Il avait trouvé un passage, dans un trou du grillage, à l'abri du regard des surveillants, derrière les bâtiments scolaires. Depuis un certain temps, il sortait de l'école pendant la pause du midi, à l'insu de tous. Depuis le décès de leur grand-mère Irène, son frère et lui allaient à l'école en

vélo, ce qui arrangeait bien leur mère. Benjamin avait une petite heure devant lui et l'utilisait souvent à se livrer à son-passe temps favori : organiser des duels entre animaux comme celui du chat et de la souris. Il passait nombre de ses midis à capturer des bestioles et à les opposer. Ce midi-là, le combat serait celui de la couleuvre et de la salamandre. Il était bien treize heures quand il arriva chez lui. Il fut étonné de trouver la porte déverrouillée. Il entra doucement. La porte d'entrée donnait sur une grande pièce qui servait de cuisine et de salle. Au fond, une échelle de meunier avec un quart tournant permettait d'accéder aux chambres des jumeaux et d'Irène. L'accès au jardin se faisait par une porte fermière située à gauche de l'escalier. Sur la droite, la cuisine, les toilettes, la salle de bains ; sur la gauche, la chambre de Jeanne dont la porte était entrouverte. Benjamin n'avait pas fait attention en arrivant et n'avait pas remarqué que la R5 était garée à l'extérieur, à sa place habituelle. En s'approchant de la chambre de sa mère, il entendit un gémissement. Il se plaça dans l'embrasure de la porte. Elle était là, allongée sur son lit occupant la place centrale de la chambre. Un verre était renversé sur la table de nuit du côté droit. Une boîte de comprimés, une bouteille de rhum Négrita, une feuille de papier...

Il pénétra dans la chambre silencieusement et vit le visage livide de sa mère, les yeux fermés

la bouche ouverte. Son bras gauche pendait de l'autre côté du lit. Benjamin eut comme un flash. Un éclair fulgurant lui traversa l'esprit, comme si l'espace et le temps fusionnaient... Une profonde blessure marquait l'avant bras gauche de sa mère au-dessus du poignet et une mare de sang stagnait sur le carrelage. Il replaça le coupe-chou dans la main droite de sa mère. C'était l'ancien rasoir du grand-père Louis, qu'il n'avait jamais connu. Il contempla ce funeste spectacle quelques minutes. Il comprenait bien ce qu'il se passait. À huit ans révolus il savait que sa mère se vidait de son sang, devant lui, et le risque fatal qu'elle encourait. Sa peau avait pris une teinte diaphane, lunaire. Il était fasciné par ces gouttes de sang qui tombaient dans la flaque formée sur le sol en créant une seule petite onde circulaire, pas comme celles que fait un caillou jeté dans l'eau, non, juste une petite ride circulaire. Il restait impassible devant ces gouttes de vie qui s'écoulaient du corps de sa mère, signifiant qu'elle allait certainement bientôt mourir... -Gouttes de sang, gouttes de vie, gouttes de mort.- Ces mots résonnèrent dans sa tête comme une comptine. Il ne ressentait aucun trouble, aucune émotion particulière, seulement une sorte d'apaisement : cette femme ne lui ferait plus jamais mal. Il se demandait combien de temps cela pourrait encore durer, combien de gouttes tomberaient encore. Il lui semblait que le

rythme de l'écoulement ralentissait. La pendule Westminster de la salle carillonna pour les trois quarts d'heure. Vite, il était temps de retourner à l'école. Personne ne s'était aperçu de l'absence de Benjamin.

Le soir, de retour à la maison, Benjamin laissa sciemment à son frère le soin de la découverte du corps de leur mère. Ange alerta aussitôt les voisins. La nouvelle se répandit dans Erquy comme une traînée de poudre.

Après deux semaines de congé passées en Auvergne, Charles Colombani avait repris le travail le matin même. C'était lui qui avait été appelé par les gendarmes pour un suicide à Caroual, vers dix-sept heures trente. Le centre de secours et le médecin-capitaine des pompiers qui étaient sur une grosse intervention au port ne pouvaient pas se déplacer dans l'immédiat. Charles constata le décès de Jeanne, probablement un suicide, ce que confirmerait plus tard l'enquête de gendarmerie. La pauvre femme avait avalé un cocktail de somnifères, de diverses drogues, et d'alcool puis s'était tranché les veines. Le médecin examina les enfants, ne trouva rien à signaler et s'enquit auprès de la maréchaussée de leur devenir. On ne connaissait pas de famille proche aux jumeaux. Dans l'urgence, ils furent temporairement placés dans une famille d'accueil à Lamballe.

Chapitre 4

Sylvie Colombani fut touchée par cet événement. Le couple avait connu un terrible drame en 1985. Le frère de Charles, marin pourtant confirmé, avait emmené Sylvie et leurs deux enfants pour une promenade en mer. Malgré des prévisions météo correctes, le vent s'était levé et pour une raison toujours inconnue le voilier avait démâté dans les forts courants du cap Fréhel. La mer avait forcé en quelques minutes. Le bateau était devenu impossible à manœuvrer. Il avait violemment heurté un récif. La voie d'eau consécutive au choc n'était pas colmatable. En quelques minutes, rien n'était resté à la surface de l'eau. Seule Sylvie survécut à cet horrible accident, par miracle, grâce à l'intervention de la S.N.S.M.⁵.

Sylvie connaissait la situation précaire des enfants Fournols. Depuis l'accident tragique de Fréhel elle n'avait pas pu concevoir un autre enfant. Charles et Sylvie étaient nés tous les deux en 1950, Charles avait été le digne successeur du cabinet médical de son père. À son installation, ses parents s'étaient retirés dans une confortable maison à Sable d'Or les Pins, face à la mer. Charles était un homme

5 Société nationale de sauvetage en mer.

calme, intelligent, compréhensif. Il s'était marié avec Sylvie Le Guen, une jolie kinésithérapeute blonde, fine, déterminée, équilibrée, sportive. Elle travaillait dans son cabinet rue Notre-Dame avec deux associés, ce qui lui permettait d'avoir une grande souplesse dans ses horaires, en cas de nécessité. Ils avaient été brisés par l'accident de Fréhel et s'étaient accrochés à la vie qui, petit à petit, redevenait plus douce pour eux. Elle proposa à son mari d'effectuer les démarches nécessaires auprès du juge des enfants pour accueillir Ange et Benjamin chez eux, afin qu'ils terminent au moins leur année scolaire à Erquy. Ils habitaient une de ces grandes maisons de grès rose située sur la corniche, jouissant d'une vue imprenable sur les plages de Caroual, de Saint-Pabu et de la Ville Berneuf. L'horizon se déroulait du Verdelet au Cap d'Erquy. Par temps clair, on pouvait apercevoir l'île de Bréat. Sylvie avait de l'amour maternel à donner.

Les relations de son mari lui permirent d'obtenir un rendez-vous dès le lendemain avec le juge des enfants de Saint-Brieuc qui prit sur le temps de sa pause repas. Charles connaissait bien aussi le médecin enfance-famille du Conseil Général chargé des agréments des familles d'accueil qui reçut Sylvie le surlendemain à midi. Elle n'eut aucune difficulté à prouver que leur couple offrait d'excellentes conditions d'accueil

garantissant la sécurité, la santé, l'épanouissement intellectuel et affectif de deux mineurs. La maison de la corniche était suffisamment grande pour que chaque enfant pût avoir sa chambre. La procédure qui pouvait durer jusqu'à quatre mois fut d'autant accélérée que le département des Côtes-du-Nord⁶, avait un pressant besoin de familles d'accueil. Sylvie Colombani réunit tous les documents nécessaires dès le jeudi matin. Le jeudi après-midi, l'entretien avec le psychologue et le travailleur social fut positif. Elle reçut la lettre recommandée indiquant l'avis favorable le mardi suivant. Elle n'eut pas connaissance des tenants et des aboutissants de la procédure judiciaire et des arrangements avec les services sociaux mais signa le contrat d'accueil des jumeaux le jeudi neuf juin. Les enfants arrivèrent chez les Colombani le vendredi. Sylvie avait tenu à aller elle-même les chercher dans la famille d'accueil provisoire. Au retour, ils passèrent par le garage du sous-sol de leur nouvelle maison.

— Voilà notre maison, qui sera aussi la vôtre, annonça-t-elle, les invitant à la suivre.

Les deux enfants avaient été plus que bousculés ces derniers temps et ne répondirent rien. Sylvie, en parfaite maîtresse de maison,

⁶ Département rebaptisé Côtes-d'Armor par décret du 27 février 1990.

commenta la visite. Cette grande demeure se composait de trois niveaux. Au rez-de-jardin, les locaux professionnels du médecin occupaient presque la moitié de la surface au sol de la maison. Le parc de stationnement réservé à la clientèle donnait sur une courte allée qui conduisait à un petit hall d'accueil. Celui-ci desservait le cabinet médical, des toilettes et la salle d'attente qui communiquait directement avec l'espace de travail de Charles. Celui-ci était divisé en trois parties, l'une fermée, réservée au secrétariat, l'autre à sa salle d'auscultation où étaient rangés les divers produits infirmiers et la troisième à son bureau de style empire où il rédigeait ses ordonnances. Il se séparait de ses patients par une porte-fenêtre donnant sur l'aire de stationnement. Les jumeaux découvrirent une cuisine d'été donnant sur une terrasse à laquelle on accédait en traversant deux grandes arcades de grès rose. On pouvait accéder au premier étage soit par l'escalier extérieur débouchant sur un large balcon ceinturant tout le premier niveau, soit par l'escalier intérieur en U, protégé de la pluie. Ils empruntèrent ce dernier. Le hall d'entrée du premier étage était éclairé par la lumière naturelle provenant d'une double porte-fenêtre en vitraux colorés de style Art déco. Il desservait à gauche une buanderie puis la cuisine, en face, le salon prolongeait la salle à manger attenante à la cuisine, sur la droite il y avait la chambre de Charles et de

Sylvie qui possédait sa salle de bains et son dressing privés. Cette chambre donnait aussi sur un bureau qui aboutissait lui-même au salon. À l'exception de la cuisine très moderne, l'ensemble des pièces était aménagé de meubles anciens. Il flottait une agréable odeur de cire. Sylvie les invita à se rendre au second étage où seraient leurs chambres. Ils arrivèrent de nouveau dans un grand hall qui servait de salle de jeux. Les deux portes de part et d'autre de la cage d'escalier donnaient l'une sur les toilettes, l'autre sur une spacieuse salle de bains avec double lavabo, douche et baignoire.

- Sur votre droite, la porte à côté des WC est celle de la chambre d'amis, la chambre rose. La porte tout à fait à gauche est celle d'une autre chambre d'amis, la chambre jaune. Celles du milieu vous sont réservées. Vous aurez chacun la vôtre : pour Ange, celle qui est en face , pour Benjamin, celle qui est à sa droite. Toutes les pièces de cet étage sont mansardées et très agréables. De plus, vous avez une superbe vue sur la mer. Par temps clair, vous pourrez voir du Cap d'Erquy jusqu'à l'île de Bréhat. Vous pouvez les visiter si vous voulez, j'ai mis vos noms sur les portes.

Elle avait imposé leur chambre aux enfants. Elle connaissait les difficultés que leur mère et leur grand-mère avaient eues et voulait

marquer, dès les premiers instants, son autorité sur eux. Dans le cas présent ils n'avaient pas le choix. Sylvie avait pour eux un projet dont elle n'avait pas encore parlé à Charles. Il faudrait prendre le temps de l'observation, de la réflexion, de la patience. Il fallait aussi qu'elle en fût sûre elle-même, qu'elle eût repris toute sa confiance en elle. Ange réagit le premier.

– Houa, c'est super ! dit-il d'un ton admiratif. Ça change.

– Ça change quoi ? questionna Sylvie.

– Ben, de Lamballe. Là-bas, il y avait déjà quatre enfants, trois garçons et une fille et on était à cinq dans la chambre des garçons. Y'avait souvent des bagarres. Et Tata, elle était pas commode. Vous avez l'air gentille, vous.

– Je le suis avec des enfants polis, propres et obéissants, dit-elle d'une voix ferme accompagnée d'un mince sourire. C'est compris ?

– Oui, madame.

– Bien !

Elle se tourna vers la porte de la chambre de Benjamin qui contemplait le paysage, par la fenêtre, rêveur.

– Et Benjamin, qu'en pense-t-il ?

L'enfant fit volte face vers son interlocutrice, la dévisagea, l'air absent.

– Oui, madame.

- Bien, allez chercher vos valises et vos cartables au sous-sol, ensuite vous rangerez vos armoires et nous irons visiter les extérieurs, j'ai d'autres choses à vous expliquer.

Les enfants obéirent. Sylvie constata que leur trousseau était bien sommaire. Elle y remédierait plus tard. Elle leur signala qu'ils étaient responsables du rangement de leur chambre et de leurs affaires.

- Allons à l'extérieur !

Ils redescendirent dans le hall du premier étage, sortirent sur le balcon, empruntèrent l'escalier de pierre et se retrouvèrent sur le chemin qu'ils avaient emprunté en voiture, à leur arrivée. Ils longèrent la façade est sur quelques mètres, puis dépassèrent le coin de la maison.

- Lorsque vous rentrez dans la maison, vous suivez la route que nous avons prise en voiture.

Elle leur fit observer le pignon nord de la bâtisse et désigna le parking réservé à la clientèle.

- Vous devrez laisser Charles Colombani travailler dans la tranquillité, c'est-à-dire que vous ne devez jamais aller jouer sous ces fenêtres ou devant ces portes. Vous ne devez importuner ni son travail, ni ses clients. Vous avez suffisamment de place de l'autre côté,

du côté du parc et du tennis. Nous allons nous y rendre.

La maison était située sur un superbe terrain où pins parasol et châtaigniers offraient un espace de jeu formidable pour des enfants. Un terrain de tennis avait été construit au fond nord-est de cette propriété entièrement close par un mur d'enceinte de grès de Fréhel. Benjamin remarqua un chalet de bois à côté du court.

- Une chose encore : je n'aime pas répéter, est-ce clair ?
- Oui, madame, acquiesça Ange.
- Benjamin ?
- Oui, madame.

La ressemblance physique entre les jumeaux était frappante, même taille, même cheveux bruns, même visage. La seule différence était que Benjamin avait un regard plus fermé que son frère, des yeux légèrement plissés.

- Avez-vous des questions ?

Ange aurait eu une multitude de questions à poser : qui étaient vraiment ces gens ? Allaient-ils rester longtemps ici ? Est-ce que ce conte de fées allait continuer ? Qu'allaient-ils devenir lui et son frère ? Tout était mélangé dans sa tête et il ne répondit rien. Son frère prit la parole.

- Est-ce que je pourrais avoir mon vivarium ?

Sylvie lui demanda d'être plus précis.

- Oui, mon vivarium, dans la cabane de la maison de Caroual. Est-ce que je pourrai le mettre dans le chalet ?
- Je pense que oui, accorda-t-elle.

Dans le protocole d'accueil des enfants, il avait été prévu qu'ils retourneraient chez eux pour récupérer leurs affaires, en présence de l'assistante sociale et d'un gendarme qui leur ouvrirait la maison.

- C'est pour demain matin, vous pourrez récupérer toutes vos affaires personnelles, vos jouets, le reste de vos vêtements. Je serai avec vous. Nous aurons ensuite la fin du week-end pour faire plus ample connaissance et lundi, retour à l'école, pour la dernière ligne droite de l'année scolaire. Il s'agit de passer en CM1, tout de même.

Chapitre 5

Lundi 31 décembre 1990, dix-huit mois plus tard.

Les enfants s'étaient habitués à leur nouvelle vie qui avait changé du tout au tout. Ils avaient su se plier à la discipline imposée par leur famille d'accueil, Sylvie ne leur avait pas laissé d'autre alternative, mais ils y avaient trouvé des compensations notables, tant sur le plan matériel qu'affectif. Personne n'avait plus levé la main sur eux depuis leur arrivée. Ils étaient inscrits au club de judo, ils pratiquaient le tennis, ils avaient chacun une chambre agréable et spacieuse, la salle de jeux était bien équipée : télévision, magnétoscope, mini table de ping-pong, jeux, petites voitures, etc. Règlement d'utilisation : uniquement quand les devoirs étaient finis.

Sylvie avait aménagé ses horaires au cabinet de kinésithérapie pour s'occuper des enfants dès leur retour de l'école. Le plus difficile pour elle avait été de les discipliner pour le travail scolaire, surtout Benjamin. Elle n'avait pas lâché et avait obtenu une nette amélioration. Sa ténacité, sa constance, sa patience, sa présence quotidienne avaient payé et ce petit monde formait presque une vraie famille. Malgré leur troublante ressemblance, les jumeaux avaient des caractères différents.

Ange était plus doux, plus docile, rendait plus facilement service, savait se faire apprécier, était plus demandeur d'amour. Benjamin semblait toujours être sur la défensive, restait souvent seul, s'opposait fréquemment, se mettait souvent en colère, avait du mal à exprimer ses sentiments. Il n'avait pas de vrai copain à l'école et n'arrivait pas à entretenir une relation durable. Sylvie en avait discuté avec son mari et ils avaient mis cela sur le compte du choc émotionnel et traumatique qu'ils avaient subi lors du décès de leur mère et de leur grand-mère. Ils positivaient surtout sur leurs progrès scolaires ainsi que sur leur intégration familiale. La gémellité d'Ange et de Benjamin avait un peu brouillé le discernement des Colombani bien qu'ils eussent immédiatement décidé de tenir compte de chaque personnalité, de bien les différencier. Ils parlaient très rarement d'eux en tant que jumeaux. Ils respectaient leur individualité et préféraient les appeler « Ange et Benjamin » au lieu d'employer le terme plus générique de « jumeaux » ou de « garçons ». Ils pouvaient être fiers de la transformation des enfants, de leur intégration à l'école, dans la famille, dans les clubs sportifs. Ange le leur rendait bien, c'était un enfant gai qui savait aussi se faire aimer en se comportant comme eux le désiraient. Benjamin, lui, calquait son comportement sur celui de son aîné, ce qui donnait visiblement le change. Ils perpétuaient

ainsi le mythe du meneur et du suiveur, de l'extraverti et de l'introverti, expression populaire voire caricaturale habituellement utilisée pour désigner le caractère fusionnel d'une relation gémellaire. Tout était donc en ordre. Grâce à ces deux enfants, les Colombani se relevaient de la terrible épreuve qu'ils avaient subie cinq ans auparavant. Ange avait parlé une seule fois de sa mère, un jour en regardant des photos et avait fait ce commentaire laconique : « Tu es bien plus gentille que maman, tu ne nous tapes pas, toi. » Ils étaient passés rapidement au tutoiement, dès les premiers jours de leur arrivée. Ce fut tout ce qu'elle entendit de la bouche de ces enfants sur leur vie passée et n'insista pas puisqu'ils étaient maintenant heureux. Elle ne voulait pas évoquer ou réveiller leur histoire douloureuse. Elle s'était tournée résolument vers l'avenir, sa manière à elle d'essayer de faire son deuil de l'accident. Sylvie se remémora les faits rapportés par Irène Fournols, sa femme de ménage, concernant la relation de sa fille Jeanne avec ses enfants. Ils en avaient quand même bavé, se disait-elle, intérieurement. Une mère violente, incapable, qui s'était droguée pendant son adolescence ; une grand-mère faible et laxiste, pas de père. Elle était fière de ce qu'elle avait commencé à obtenir d'eux et caressait bien des projets à leur égard.

Dix-neuf heures quinze.

Sylvie entendit le carillon de l'entrée. Elle apparut à ses invités vêtue d'un pull clair, col en V, d'un jean, chaussée de mocassins.

– Entrez vite, il fait un froid de canard.

Gaëlle, Didier et leur fille Cindy ne se firent pas prier. Ils embrassèrent Sylvie qui les débarrassa de leurs manteaux. Gaëlle portait une élégante robe grise à col bénitier, et manches trois quarts, une ceinture noire et large donnant un effet blousant, des collants noirs à larges motifs en losange découvrant ses jambes au-dessus du genou, des bottines noires. Ses bagues, bracelets, boucles d'oreilles et collier fantaisie façon argent étaient assortis. Didier avait opté pour un plus traditionnel costume de velours gris anthracite sur une chemise de lin gris perlé, cravate volontairement omise, derby noires. Cindy, dix ans, était enveloppée dans une robe chasuble parme, encolure arrondie, manches courtes en boule, sur un chemisier blanc et des collants blancs épais, ballerines violettes assorties à la robe. Sylvie la déchargea de ses fleurs, en leur souriant.

– Merci pour le bouquet. Vous êtes superbes tous les trois ! s'exclama-t-elle, en guidant ses invités dans le salon. Je me changerai après les derniers préparatifs, presque tout est prêt.

- Je vais t'aider, proposa naturellement Gaëlle.
- D'accord. Charles est avec son dernier patient, il ne devrait pas tarder à remonter. Les enfants sont dans la salle de jeux, tu peux les rejoindre, Cindy, si tu veux. Didier, cela t'ennuierait-il de t'occuper du feu dans la cheminée ? J'ai toujours du mal à le démarrer, je l'ai encore raté.
- Volontiers.

Didier resta dans le salon à ranimer quelques braises de journaux mourantes et les deux amies se dirigèrent vers la cuisine. Depuis l'accident, pour la saint Sylvestre, les Colombani ne sortaient plus. Ils préféraient l'intimité d'un petit comité d'amis chers à de plus grandes réceptions ou des repas interminables au restaurant. Cette année, cela se passait chez eux pour le plus grand bonheur de tous car Sylvie avait de réels talents de cordon bleu en ce qui concernait les produits de la mer. Gaëlle et Sylvie avaient tout de suite sympathisé, dès la première heure de cours du premier cycle de leur formation. Elles avaient toutes les deux obtenu brillamment leur diplôme d'état de kinésithérapeute et se trouvaient maintenant associées dans le même cabinet à Erquy, avec un autre collègue, Pierrick Nedelec. Gaëlle était donc l'associée,

l'amie, la confidente, la personne qui avait le plus soutenu Sylvie dans ses pires épreuves.

- J'ai préparé le plateau de crustacés : étrilles, araignées et homards pêchés hier, tout cela ébouillanté à la maison. Le fromage est sorti, ma célèbre gratinée de noix de coquilles saint Jacques à la fondue de poireaux n'attend plus que le passage au four. La salade aux noix sera chapeautée de ses crottins de chèvre chauds et dorés. Je ne me suis pas fatiguée pour le dessert : forêt noire de chez Quinton.
- Un vrai festin ! saliva Gaëlle.
- Le couvert est mis. Charles s'occupera des vins, il ne me reste que quelques petits toasts à préparer, si tu veux bien m'aider, ensuite j'irai me changer. Ça va Didier ? Le feu reprend ?
- C'est reparti. Tu sais, il faut quand même un peu de petit bois pour enflammer une bûche. Une allumette et du papier ne suffisent pas, railla-t-il gentiment.

Didier, docteur en radiologie, s'entendait bien avec Charles. Ils avaient en commun la passion du tennis, qu'ils fussent joueurs ou spectateurs. C'est d'ailleurs sur un court qu'ils s'étaient rencontrés et appréciés quelques années auparavant. Didier était célibataire à l'époque et il avait rencontré Gaëlle chez eux,

un dimanche de barbecue. Ils s'offraient une petite virée tous les ans à Roland Garros et ne manquaient jamais une occasion de jouer un petit match, soit au club, soit chez Charles. Celui-ci pénétra dans la salle.

- Bonsoir Didier, ça y est, tu as réussi à fermer ton cabinet à l'heure ? s'enquit-il auprès de son invité.

Il venait de remplir sa dernière ordonnance de l'année.

- Oui, pas mal de monde pour un 31 décembre, comme toi, je suppose ?

Charles acquiesça d'un hochement de tête

- Viens à la cave avec moi, nous allons choisir les vins pour ce soir.

C'était la deuxième passion commune des deux compères : les bons vins. Charles bénéficiait d'une cave creusée dans le roc, sous la maison, qui ne variait pas de plus de deux degrés dans l'année, une aubaine, pour un gourmet comme lui et pour son camarade de raquette.

Cindy était montée à la salle de jeux où elle avait rejoint les deux garçons. Elle était déjà venue plusieurs fois jouer ici. Elle s'entendait mieux avec Ange, d'un abord plus facile. Celui-ci était affalé sur le canapé et regardait sa cassette favorite, Goldorak. Dans la partie de la pièce située sous une ferme de la charpente apparente, Benjamin organisait l'embouteillage d'une autoroute un jour de

grand départ avec toutes les petites voitures disponibles qu'il possédait. Et il y en avait.

- Salut, qu'est-ce-que vous faites ? demanda-t-elle.
- Ben, tu vois j'ai bientôt fini mon dessin animé et mon frère joue aux voitures. Tu veux regarder avec moi ? l'invita Ange.

Elle n'appréciait pas particulièrement Goldorak. Elle, c'était plutôt Cats Eyes, mais s'assit à côté de lui. La salle était vaste et permettait d'avoir un coin bibliothèque-vidéo équipé d'un canapé, de deux chauffeuses en mousse, d'une table de mini ping-pong et de diverses armoires de rangement. Sous la ferme, le long de la cloison de la salle de bains, était installée une vitrine de verre dans laquelle Benjamin rangeait ses voitures. Cindy poussa un soupir de soulagement au générique de fin.

- Si on jouait à quelque chose maintenant, à chat glacé ? À un deux trois soleil ? Ou à cache-cache ? proposa-t-elle.
- Ouais, à cache-cache, mais attention hein, pas comme la dernière fois, tu avais voulu tricher en comptant seulement les nombres pairs ! Cette fois-ci, celui qui compte devra avoir un bandeau sur les yeux.

Ange interpella son frère.

- Tu joues Benjamin ?

Benjamin se fit un peu prier.

- Ouais ! D'accord, c'est toi qui colles en premier, on n'a pas le droit d'aller se cacher autre part que sur cet étage.

Ange noua un foulard de cow-boy sur ses yeux et fut conduit devant la vitrine.

- J'ai combien de doigts ? lui demanda Cindy, en présentant son index déplié devant le foulard.

- J'y vois rien !

Par sécurité, elle abaissa encore le foulard sur les pommettes d'Ange qui commença à compter.

- Un, deux, trois... Eh ? On compte jusqu'à combien ?
- Jusqu'à cent et pas trop vite. Interdit de se retourner et d'enlever le foulard avant, répondit Cindy.
- Quatre, cinq, six ...

Les deux autres enfants détalèrent comme des lièvres et claquèrent les portes pour déjouer l'adversaire. Benjamin se cacha sous le lit de sa chambre et Cindy entre les deux chauffeuses, les rapprochant le plus possible.

Dans la cuisine, Sylvie et Gaëlle avaient terminé de tartiner les toasts grillés avec des rillettes de maquereau maison aromatisées au citron, des œufs de poisson, du saumon fumé et quelques lamelles de coquilles saint Jacques fraîches que Sylvie avait réservées pour

l'occasion. Dans la cave, Charles et Didier hésitaient entre un Chardonnay et un Pouilly Fuissé pour accompagner le gratin de coquilles.

- Comme elles sont cuites, je penche plutôt pour un Pouilly, que nous pourrions aussi servir à l'apéritif, histoire de se mettre en bouche et de préparer nos papilles pour la suite. J'ai un petit « Terroir de Vergisson », tu m'en diras des nouvelles !
- Tu es maître chez toi et j'approuve ton choix.
- Pour les crustacés, nous allons rester en Bourgogne avec un Chassagne Montrachet Premier cru. Enfin, ce Juliéna 1983, un grand millésime, s'accordera très bien avec le fromage de chèvre. Il faut l'aérer maintenant et le mettre à chambrer mais pas trop, dix-huit degrés maxi. Le champagne est déjà au frais. Bon, avec tout ces bonnes bouteilles, ça devrait aller.

Charles aurait pu préparer ses vins sans l'aide de Didier, mais c'était un véritable bonheur que de palper ces bouteilles de grands crus, de savoir qu'elles attendaient patiemment le moment où elles donneraient le meilleur d'elles-mêmes, bonheur qu'il faisait partager à des amis triés sur le volet.

- Heureusement que nous sommes venus à pied !

Ils remontèrent dans la cuisine pour prendre une carafe à décanter, y retrouvant Gaëlle qui peaufinait la présentation des canapés. Charles déboucha la bouteille de vin rouge presque religieusement sentit le bouchon, huma le goulot puis satisfait, confia le décantage du précieux liquide à Didier.

- Sylvie est partie se changer, il y a une minute, annonça Gaëlle.
- J'y vais également. Je vous abandonne quelques instants. Installez-vous devant la cheminée. Je reviens, dit Charles.

Il rejoignit Sylvie qui se maquillait dans la salle de bains, prit une douche rapide et complimenta sa femme pour sa tenue.

- Tu sais que j'adore cette petite robe bustier qui découvre joliment tes épaules, dit-il en lui effleurant la peau.
- Je sais, répliqua-t-elle d'un air entendu en esquivant son geste d'un mouvement sensuel. Pressons, nous avons des invités, chéri. Comment t'habilles-tu ?
- Mon complet bleu marine avec une chemise blanche, classique. Je ne veux pas faire d'ombre à ton charme, répondit-il en lui donnant un baiser furtif.

Ils traversèrent le bureau et entrèrent dans le salon.

- Vous rivalisez de beauté, ce soir, mesdames ! complimenta habilement Didier, sans citer sa préférence, de crainte de blesser son hôtesse.

Tout était parfait, Charles versa l'élixir blanc dans les verres à pied, en vantant tous ses mérites, porta un toast à cette merveilleuse soirée qui s'annonçait et la conversation s'engagea sur la météo et le vent qui forçissait. Tous avaient le souvenir de la terrible tempête de 1987, trois ans plus tôt, dont on voyait encore nombre de traces sur les habitations et les bois environnants. D'ailleurs, quelques arbres de leur parc avaient été déracinés, causant des dégâts aux branches basses de ceux qui avaient résisté. Sylvie avait mis les « Quatre saisons de Vivaldi » en fond sonore. Dix-neuf heures trente-cinq.

- Trente-neuf... Quarante... Quarante-et-un... Quarante-deux...

C'était au tour de Cindy de coller, elle avait perdu au tour d'avant. Elle était au point de comptage, devant la vitrine, le coin qui permettait de voir le moins l'espace de jeu. Ange avait déjà quitté la pièce et s'était caché dans sa chambre.

- Quarante-trois... Quarante-quatre...
- Tu triches ! Je t'ai vue ! Tu as essayé de relever le bandeau !
- Non, c'est pas vrai.

- Et d'abord tu ne dois pas te retourner, tu dois être face à la vitrine.
- Oh ! Ça va, j'y vois rien ! Mais si je me tourne vers la vitrine vous n'entendrez rien.
- Sale tricheuse, va.

Benjamin accompagna son sarcasme en posant ses mains sur les épaules de Cindy. Il la poussa violemment. Elle voulut reprendre son équilibre en faisant un pas en arrière, mais son pied s'appuya sur un groupe de petites voitures qui roulèrent. La chute était inéluctable. Pour l'amortir, par réflexe, elle tendit son coude droit vers l'arrière. Sa tête et son avant-bras heurtèrent simultanément l'une la seconde étagère de la vitrine, l'autre la plus basse. Les deux vitres se brisèrent simultanément. Un éclat triangulaire de l'étagère du bas, d'une quinzaine de centimètres, prit une trajectoire verticale, le bout le plus pointu vers le haut. La tête de Cindy entra en contact avec la pointe de verre. La lame acérée pénétra la base du crâne au niveau des vertèbres cervicales et trancha la moelle épinière d'un coup. Son cri fut immédiatement interrompu. Benjamin alla se cacher dans l'armoire de la chambre d'amis de droite, la chambre rose.

Dix-neuf heures quarante.

- Je vais chercher les enfants, ils ont droit à leur Champomy, ce soir c'est la fête.

Sylvie traversa le hall et appela. Habituellement, ils répondaient au premier appel. Elle attendit quelques secondes, recommença, personne ne réagit. Elle se décida à monter au second. Du haut de la cage d'escalier, elle constata le grand silence qui régnait, un silence toutefois inhabituel, pour trois enfants jouant ensemble. Elle sourit en se disant que c'était toujours quand les enfants étaient les plus calmes que les plus grosses bêtises se faisaient. Elle appela de nouveau, tourna la tête sur la gauche, ils n'étaient pas dans le coin bibliothèque, elle entra dans la chambre d'Ange, ne vit personne, ni dans celle de Benjamin. Elle ouvrit la chambre rose, appela de nouveau, Benjamin ne broncha pas, caché dans son armoire. Ange entrouvrit la porte de sa chambre, l'index sur la bouche.

- Chuuut. On joue à cache-cache.
- C'est fini les enfants, annonça-t-elle d'une voix retentissante, venez en bas.

Benjamin sortit de sa cachette et rejoignit Sylvie.

- Où est Cindy ? questionna Sylvie.
- Devant la vitrine, c'est elle qui colle, répondit-il le plus naturellement du monde.
- Cindy, c'est fini ! On descend, répéta Sylvie.

Pas de réponse. Sylvie dépassa la cloison de la salle de bains, découvrit le drame et se

précipita sur Cindy. Les jumeaux eurent juste le temps de percevoir l'image de leur camarade de jeux, allongée sur le dos, la tête au bas du meuble, baignant dans une mare de sang.

- Allez chercher Charles, vite ! ordonna-t-elle.

Les jumeaux obtempérèrent. Charles tenta désespérément de réanimer la petite fille mais malheureusement ses efforts demeurèrent sans effet. Il se releva, la tête penchée en avant et fit le geste qui signifiait que tout était perdu. Gaëlle s'écroula sur elle-même, comme si un sac de sable lui était tombé sur la tête. Sylvie, à côté, eut juste le temps d'amortir sa chute, la retenant par un bras, du mieux qu'elle put. Les enfants avaient assisté à la vaine tentative de réanimation du médecin.

- Allez dans vos chambres les enfants, ordonna-t-il. Ceci n'est pas un spectacle pour vous.

Le brigadier Le Bris et le maréchal des logis-chef Penvern de la brigade de gendarmerie de Pléneuf notèrent la déposition des adultes. Les enfants furent entendus, ils jouaient ensemble à l'étage et n'avaient rien vu. S'ils étaient sortis au moment du bruit de casse, ils auraient perdu au jeu et Sylvie était arrivée moins d'une minute après.

- Accident domestique, la gamine a marché sur les voitures et a été

déséquilibrée, conclut laconiquement le Maréchal des logis-chef Penvern.

« *Ouest-France* » titrait à la page d'Erquy du mercredi 2 janvier : « *Drame familial au cours du réveillon. Une petite fille se tue accidentellement au cours d'une partie de cache-cache...* ». « *La petite fille aurait glissé sur des jouets roulants et aurait été grièvement blessée à la tête... Les obsèques religieuses se dérouleront... Toutes les condoléances de la rédaction à cette famille très appréciée des Rhoeginéens⁷.* » Ni les Colombani, ni les Leroy n'achetèrent le journal ce jour-là. Ils n'en avaient pas besoin.

Dans les jours qui suivirent Sylvie, qui se sentait responsable de ce nouvel accident, fit le tour de la maison, des chambres, du sous-sol, des extérieurs. Elle mit au rebut tout objet qui lui semblait présenter le moindre danger. Les produits ménagers furent mis sous clé, chaque meuble fut analysé, plus question de vitrine, de verre non sécurisé, les prises électriques furent changées pour des modèles plus modernes, avec protection. Les services sociaux risquaient d'enquêter. Elle ne voulait surtout pas perdre la garde de ces, ou plutôt maintenant, de ses enfants. Elle avait pleinement conscience de la place qu'ils avaient prise dans sa vie et l'importance de leur présence pour son équilibre personnel. Depuis

7 Nom des habitants d'Erquy.

plus d'un an maintenant, elle était plus joyeuse, avait recouvré le goût de la vie.

Quand elle revit Gaëlle au cabinet de kinésithérapie, ce fut elle qui tomba en larmes.

- C'est ma faute, je n'aurais jamais dû installer cette vitrine, si seulement j'étais allée les chercher trois minutes avant, au lieu de me pomponner ou de prendre un verre, larmoya Sylvie.
- Non, tu as faux sur toute la ligne, répondit Gaëlle, il y a aussi une vitrine en verre, chez nous, dans la chambre de Cindy, pour ses poupées. Didier ou Charles ou moi-même, nous aurions pu monter auparavant. Ce n'est pas la première fois qu'ils jouent ensemble à l'étage chez toi, nous nous voyons tant. C'est un mauvais concours de circonstances, et cette fois-ci ça n'arrive pas aux autres, c'est sur nous que ça tombe.
- Pardonne-moi ma faiblesse, c'est toi qui as perdu Cindy et c'est moi qui pleure, j'ai peut-être trop peur de te perdre aussi.
- Rassure-toi pour ça, tu es mon amie et j'ai besoin de toi. Tu es aussi passée par cette terrible épreuve, tu es la mieux placée pour me comprendre et me soutenir comme en ce moment.

Regarde le chemin que nous avons fait ensemble, nous devons le continuer.

- Tu restes mon amie alors ?
- Bien-sûr, grande bêtasse ! ajouta-t-elle en lui faisant un gros baiser sonore sur la joue. Allez, c'est bon pour aujourd'hui. Au boulot. Tu as une nouvelle cliente, Mme Levesque, rééducation du genou, elle t'attend... Allez au boulot.
- Merci Gaëlle.
- Merci Sylvie.

On n'avait plus reparlé de l'accident de Cindy avec les jumeaux, à la maison de la corniche. Tout le monde avait été éprouvé. D'un commun accord, Charles et Sylvie en évitaient le sujet devant les enfants, ils n'en parleraient que si les jumeaux le souhaitent. Quelques mois plus tard, Ange dit à Sylvie que c'était triste que Cindy ne soit plus là, « pour ses parents aussi ».

Benjamin n'avait rien manifesté de particulier. Pour lui, cette fille était comme les autres, une « commandeuse » et en son for intérieur, cela ne faisait pas de différence qu'elle fût là ou non. De toute façon, il ne l'aimait pas et cela ne le gênait pas quand il ne la voyait pas, bien au contraire. Lui, il n'avait ni crié, ni pleuré. Il ne se sentait coupable de rien. Il n'avait pas eu besoin de reconnaître quoi que ce fût. On ne lui avait pas posé la question pour savoir s'il

avait poussé Cindy. Le gendarme l'avait mieux dit que lui : « Elle avait glissé sur ses voitures » et elle en avait même abîmé quelques-unes. Non qu'il tînt particulièrement à ses jouets, il lui arrivait d'en balancer fréquemment, quand il était en colère, mais quand même. Devant la mort, lui, il avait réagi en homme, sans broncher ni sourciller. Elle devait mourir, c'était écrit, comme pour sa mère Jeanne, ou sa grand-mère, l'heure de Cindy était arrivée et le destin avait trouvé son bras. Il lui serait arrivé un autre malheur si elle n'était pas venue les importuner ce soir-là, elle aurait eu un accident de voiture ou autre chose...

Il avait vu aussi ces gouttes de sang frais qui tombaient du bord de la vitrine sur le sol de la salle de jeux. -Gouttes de sang, gouttes de vie, gouttes de mort.- Ces mots résonnèrent de nouveau dans sa tête comme une comptine. Finalement, c'était le sang qui le libérait des personnes qui lui faisaient du mal ou qui le gênaient, sa mère, cette fille...

Durant le peu de temps libre qu'il avait, il aimait aller seul dans le chalet de bois pour se livrer à son divertissement favori. Plus petit, il avait été passionné par les combats de gladiateurs romains, par ces mises à mort décidées par le ponce par l'empereur. Là, c'était lui qui organisait la mise en scène. Il avait réussi à capturer des souris et les avait installées dans son vivarium. Quelquefois, il

venait avec Mistou, le chat des voisins qui lui était devenu familier. Il s'enfermait avec le chat. Il sortait alors une souris qu'il présentait au matou. Il s'amusait ainsi beaucoup à voir comment le chat jouait avec sa proie en la laissant repartir, en la rattrapant au dernier moment, en faisant semblant de s'y désintéresser. Il aimait le voir envoyer la bestiole en l'air d'un adroit coup de patte, puis soudain, comme lassé, lui mordre le cou un peu plus fort, lui arracher la tête et la dévorer entièrement... Sauf le foie, sans autre forme de procès.

Chapitre 6

L'année 1991 avait été une année que Sylvie avait volontiers qualifiée d'administrative. Elle avait aussi longuement discuté avec Charles du devenir des jumeaux. Ils étaient d'accord, ces deux enfants ne remplaceraient jamais les leurs mais Sylvie avait à cœur de concrétiser son projet, cette petite idée qui lui avait traversé l'esprit à l'enterrement de Jeanne Fournols, leur mère génétique. L'adoption serait une adoption plénière et conjointe. Maître Étienne Levier, leur notaire, leur avait bien précisé tous les tenants et les aboutissants de cette procédure, son caractère irrévocable et les responsabilités consécutives qui allaient bien au-delà de celles d'une famille d'accueil. Sylvie argua de l'expérience positive qui se déroulait dans sa maison. L'adoption n'était pour eux que la suite logique de ce qu'ils avaient entrepris. Elle avait fait sa demande écrite, joint les documents, actes de naissance, extraits de casier judiciaire, justificatifs de ressources, attendit neuf mois pour recevoir l'acceptation du dossier. Ils eurent de nouveau des entretiens avec un psychologue et un psychiatre. Ils trouvèrent la procédure très lourde, surtout qu'il leur fallut encore déposer une requête en vue d'adoption devant le tribunal de grande instance, puis six mois plus tard la requête en

adoption. Tout cela avait duré presque deux ans, un véritable parcours du combattant mais ils s'estimaient heureux car nombre de procédures duraient souvent plus du double de temps.

Le 7 mai 1992, une lettre recommandée arriva à la maison de la corniche. Les jumeaux pouvaient changer de nom pour porter exclusivement celui de Colombani. Le combat de Sylvie était gagné.

- Cela veut dire que nous avons une famille ? s'enquit Ange.
- Oui, une famille avec un papa, une maman, mais vous n'êtes pas obligés de nous appeler papa et maman, vous pouvez très bien continuer comme vous faites actuellement, par nos prénoms, cela se pratique aussi dans beaucoup de familles. Rien n'est à changer pour vous dans vos habitudes, il faudra seulement, par exemple à l'école, répondre quand on appellera Ange Colombani ou Benjamin Colombani, expliqua Sylvie.
- C'est tout ce que ça change ?
- Pour votre quotidien, oui. La différence c'est que maintenant, vous êtes nos enfants et plus des enfants placés.
- Et vous, nos parents et pas une famille d'accueil.
- Exactement.

- Ben moi, je suis content d'avoir un papa, c'est la première fois de ma vie, hein Benjamin ?

Benjamin était plongé dans ses pensées, comme à l'accoutumée, il sourit et alla embrasser Sylvie et Charles, chose rare.

- Merci, dit-il simplement.
- Nous fêterons cet événement samedi soir, au restaurant. Mais l'année scolaire n'est pas finie, dernière ligne droite vers la cinquième.

Chapitre 7

Mardi 30 juin 1992.

L'année scolaire était terminée. Quelques élèves avaient décidé de profiter du beau temps et de la plage. Lucie, Inès, Nadège, Renaud, Ange et Benjamin s'étaient donné rendez-vous à treize heures trente devant l'église. Benjamin avait, comme de coutume, suivi son frère avec un enthousiasme modéré, l'idée d'une promenade en vélo ne l'ennuyait pas trop car il se sentait un peu désœuvré. Ils décidèrent de se rendre à la plage du Guen, plage dite sauvage, de l'autre côté du cap. La joviale bande chahutait encore en dépassant le parking des autos et en descendant sur la cale d'accès. Tous se bousculaient joyeusement, Lucie et Benjamin étaient légèrement à la traîne.

Benjamin avait peut-être poussé Lucie un peu fortement, elle fit une embardée. La roue avant de son vélo se coinça dans un trou du bord de la cale. Avec la vitesse acquise dans la pente, elle tourneboula au-dessus du guidon sans pouvoir de protéger de sa chute. Son front percuta de plein fouet l'arête d'une roche du bas côté. Un cri, puis plus rien. Trop occupés par leur badinage, les autres collégiens n'avaient rien vu ni entendu. Ils avaient balancé leurs vélos et couraient déjà dans le

sable doré, sautant comme des fous, agitant les bras dans tous les sens comme des pantins désarticulés, honorant de leurs cris le début des prochaines vacances d'été. Benjamin s'était arrêté quelques mètres plus bas et avait rejoint l'accidentée. Elle gisait là, inerte, au bord de la dalle de béton, le front pissant le sang. L'impensable se produisit alors. Il prit la tête de Lucie et la cogna sur la saillie de la pierre avec une telle violence qu'il entendit le sinistre craquement de la boîte crânienne. L'instant d'après il enfourchait son vélo, en criant aux autres que Lucie était tombée. La scène n'avait pas duré plus de quarante secondes.

« Elle ne m'accusera jamais de l'avoir poussée, ça ne peut pas être moi, puisque je préviens les autres. »

Tous rejoignirent leur camarade inanimée. Inès se pencha sur le corps de son amie et constata qu'elle ne respirait plus.

– Les garçons, allez chercher de l'aide, vite, je reste avec Nadège, à côté de Lucie.

Renaud, Ange et Benjamin remontèrent l'avenue Léon Hamonet du plus rapidement possible, entrèrent en trombe dans le camping municipal du Guen. Le gardien appela les secours sur-le-champ. Les pompiers arrivèrent dans les minutes qui suivirent. Ils ne purent que constater le décès de la jeune fille. Une averse nocturne dilua les traces de sang. La

mort de Lucie fut déclarée accidentelle. Le port d'un casque aurait probablement évité le drame. L'été fit oublier ce sinistre accident. Benjamin revint une fois sur les lieux et constata que plus rien ne subsistait de son crime. L'eau avait lavé le sang. D'ailleurs, pour lui était-ce un crime ? Si cette fille ne savait pas tenir un guidon, ce n'était pas sa faute à lui, et les filles étaient toutes de sales rapporteuses, celle-ci particulièrement.

Durant les semaines qui suivirent, il fit plusieurs rêves bizarres. Une lune éthérée sur un ciel noir lui parlait d'une voix déformée, comme émanant d'un long tunnel, traînante, prolongeant les dernières syllabes de chaque mot, envoûtante. Elle lui promettait d'accéder au Ciel des cieux, car il était l'Élu et il devait continuer sa mission. Quelquefois il entendait son chant suave et languissant déclamer ces quelques vers :

« Fils de la lune ainsi tu nais
Fils de la lune ainsi tu vis
Fille de la lune ainsi tu vis
Fille de la lune tu disparais »

Pendant ces moments, Benjamin se sentait comme enveloppé dans un cocon ouaté de douceur, impression de soulagement et de bien-être comme il l'avait ressentie une première fois lorsqu'il avait assisté à la mort de sa mère et une seconde fois, après le décès de Cindy.

D'autres fois encore, le ciel noir de ses rêves virait au rouge le plus vif et se transformait en un torrent de sang. Une vague de mer venait le laver dans un tourbillon irrésistible qui l'entraînait jusqu'au moment de son réveil.

Fin de la version de démonstration de Treize
Lunes de Sang

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5 (2 et 3° alinéas), d'une part, que les " copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective " et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, " toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite " (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que se soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

photos couverture : Marco LIBRO

Lendemain de tempête, Frontignan(34)
Aux anciens salins de Frontignan (34)
Site de l'ancien canot de sauvetage en mer, Erquy (22)
Lavoir sur la Blaise, Garnay (28)
Joutes à Sète (34)
Le port à marée haute, Erquy (22)

ISBN : 978-2-918997-30-6

Dépôt légal : février 2011

Du même auteur :

en 2009

L'Homme du Canal ou le Nettoyage Hongrois

Roman Policier

<http://www.marco-libro.fr>

en 2011

Treize Lunes de Sang

Thriller

Clairdeplume34

En 2012

Fric-Frac à Frontignan

Nouvelle policière

<http://www.marco-libro.fr>



<http://www.marco-libro.fr>

ML